

Billets d'appel

Les fins d'années scolaires sont de grands moments. Une journée de canicule s'invite en juin et tout le monde est fébrile. On ouvre les fenêtres, les portes des classes, ça ne suffit pas, l'air est toujours trop moite. La salle des profs bruisse d'agacements. On se plaint des bermudas, des mini-jupes, des tongs ou des agendas tagués. *Ils* ne veulent plus rien faire ! Ça bécote dans la cour, ça s'étend sur les pelouses. L'air est à l'oubli, à tous les possibles. Question ambiance, on se croirait dans un roman de Philippe Djian. Parfois, c'est autre chose : une forme de douce familiarité s'est instaurée entre un prof et ses élèves, et pour certains, les grandes vacances approchant, on se dit qu'on pourrait presque partir en voyage ensemble. Des masques tombent. Des phrases aussi, qui n'auraient jamais été prononcées trois mois avant. C'est troublant, les fins d'année. On voit des gens peut-être pour la dernière fois. On y repensera quelquefois dans sa vie, on essaiera de poser un prénom sur un visage, mais avec le temps, on évitera de jouer à ce jeu cruel. Il arrivera que l'on se croise quelques années après dans un supermarché ou dans la rue. Conversation cliché. Tu fais quoi maintenant ? Tu bosses où ? On fera semblant d'avoir un métier, une existence formidable. On promettra de *se faire un truc un de ces quatre* et puis et puis...

Heureusement, parfois, il se passe des choses qui finissent par durer. Je me souviens particulièrement de la fin d'année avec les 3^{ème} A de 2002/2003. Il y avait ce qu'on appelle dans une classe du répondant. De la curiosité, de l'attente, des personnalités. De ce qui vous donne envie d'être à la hauteur de leurs exigences et de leur soif culturelle. Et ça voudrait dire quoi être à cette juste altitude ? Enjoliver son cours comme un jardin à la française ? Se targuer d'avoir fait avec eux tout le *Sacro-Saint Programme* ? Non, en tout cas pas pour moi. Il y a dans l'enseignement au quotidien une part de prévisible et de laborieux qui rend certains matins difficiles. Enseigner la conjugaison ou l'attribut du sujet n'est pas une aventure forcément exaltante. Même si nécessaire. Parfois, on irait bien s'installer au fond, à la place de l'élève qui baille déjà en vous écoutant. L'exigence, avec des élèves comme ceux-là, ce serait plutôt d'aller aux frontières du scolaire, là où convergent la vie et la culture. C'est dans la digression, la parenthèse, le tiroir qu'on entrouvre qu'un cours peut produire parfois une sorte d'appel d'air. Plus dans l'allusion que dans l'explicite, plus dans l'anecdote que dans le magistral.

Pour mon dernier cours avec les 3A, j'avais dû leur montrer des extraits de films que j'aimais bien... Devait-on se quitter comme ça ? Je n'avais pas trop envie qu'ils s'en aillent, comme des amis que l'on invite à rester encore un moment, parce qu'on est bien avec eux. Dans la pénombre de la salle A 105, j'avais improvisé quelques mots à la fin. En 6^{ème}, on rêve d'être océanographe ou cinéaste et en Terminale on espère devenir larbin commercial à la World Company. Entretemps, on va vous faire entrer dans des filières. Méfiez-vous de ce mot, il y a embrouille, on n'en ressort pas indemne. Ne vous laissez pas manger vos idéaux... Souvenez-vous de vos rêves...

Après le Brevet, nous avons encore dîné ensemble dans un restaurant asiatique. Je n'avais pas choisi ce lieu au hasard. Façon de prolonger le voyage que je ne pouvais pas entreprendre avec eux. Tous les élèves ou presque étaient là. C'était léger et poignant à la fois. Je songeais que lorsque ces adolescents auraient mon âge, je ne serais vraisemblablement plus de ce monde. Et je me rappelais aussi que quelques jours auparavant, à la fin de la projection des *Disparus de St Agil*, une élève de Cinquième m'avait demandé : *Mais M'sieu, les enfants qui jouaient dans le film, ils sont tous morts, non?* Et, la voix fragile, j'avais dû répondre oui.

Au Song Son, je m'étais naturellement retrouvé à la même table que Nelly, Hugo et Gaëlle. Nous avons parlé de quoi, je n'en sais rien. Si, peut-être d'*Un barrage contre le Pacifique* avec Nelly. Et Hugo m'avait rendu la cassette de *The deer hunter*. D'ailleurs, je ne sais toujours pas s'il l'a regardée. Il est probable que j'avais laissé tomber encore un peu plus le masque et qu'au premier verre de choum, je m'étais extasié en leur désignant un train qui passait en tremblotant dans la nuit. Confusément, ils avaient saisi quelque chose de mon rictus d'asiate. Et moi, j'avais senti que nous avions plus que des titres de films à partager.

Il est vraisemblable que nous nous serions perdus de vue si Internet n'avait maintenu le fil qui menaçait de se rompre. Peu à peu, nous avons tissé des liens qui ne faisaient que conforter nos impressions d'alors. A intervalles de plus en plus réguliers, nous nous retrouvions au Song Son ou ailleurs. On se souvenait d'Harry Dean Stanton dans *Paris Texas* ou d'une interview de Patrick Modiano qui ne finissait jamais ses phrases. Il arrivait aussi à nos anciens élèves de rôder sur le forum du Collège et d'y chater avec Alain Dumenieu, leur ex prof d'Arts Plastiques. Leurs mots se mêlaient à ceux qui avaient pris leur succession, ils parlaient de tout et de rien, comme dans une sorte de corridor virtuel où s'abolissaient les âges.

Moi non plus, je ne prêtais plus attention à mon âge avec eux. A l'amer constat que j'aurais pu être leur père, par exemple. Le rideau de la nuit permet quelquefois d'échapper à tout ce qui vous dégrade : le temps, la vulgarité, la compromission... Nos soirées s'étiraient et s'achevaient souvent dans l'ardeur enfumée d'une cuisine, à refaire le film du monde. Il y avait aussi de beaux silences, des points de suspension. Nous étions bien ensemble.

Nelly, Gaëlle, Hugo. Les voilà de nouveau là où tout a commencé. Je crois savoir ce que c'est que revenir sur ses traces. Revêtir son corps d'avant, avancer avec précaution dans un espace que l'on connaissait par cœur et qui cette fois vous échappe un peu. Le temps de savourer ce moment de flottement, retrouver ses automatismes, emprunter tel couloir plutôt que tel autre, se couler dans son ancienne vie avec l'impunité d'un fantôme. Et se faire de nouveau à l'indéfinissable odeur d'un établissement scolaire.

Enseigner est le seul métier où la clientèle est d'une invariable jeunesse. Les élèves disparaissent remplacés par d'autres tout aussi jeunes que les précédents. On ne parle jamais assez de cette solitude-là, celle qui renvoie le professeur à sa propre image qui se défraîchit un peu plus à chaque rentrée scolaire. La classe est le plus éprouvant des miroirs.

Mais le retour de Nelly dans ma salle B113 m'a donné l'impression que le temps s'était feuilleté à la manière d'un livre dont on aurait pu entrevoir plusieurs pages à la fois. C'en était soudain rassurant. Nelly était bien là, aussi appliquée que les autres élèves, à peine différente, à crayonner ses voisins et ses voisines pendant que je faisais cours. Elle était là comme quelques années auparavant, reproduisant à travers d'autres silhouettes ce qu'elle avait été. Le plus émouvant, c'était de la sentir si proche d'elle-même et de cet état d'éternelle écolière qu'elle n'avait peut-être jamais eu envie de quitter. De nouveau à l'abri de ce que certains grands carnassiers nomment la « vie active ».

Ensuite, sont venus Gaëlle et Hugo. La première a choisi de décomposer son univers scolaire en photographies. Peut-être à la manière d'un puzzle dont on examinerait certaines pièces que l'on n'avait jamais vues d'aussi près. Tentative d'appréhender autrement son ancien monde. Composer un ailleurs aussi proche qu'incertain. Renaître sous une autre forme là où on avait disparu.

Hugo, lui, a voulu réaliser une sorte de travelling obsessionnel, celui du revenant qui marche dans ses propres pas. Le collégien éternel qui hante un labyrinthe de couloirs familiers et fonctionnels, poursuivant à sa façon la quête de l'ange blond de Gus van Sant. Jusqu'à l'idéal vertige.

L'école est un étrange espace temps d'où l'on souhaite pourtant un jour s'échapper. Il est rare qu'on y retourne. Persiste parfois comme une sorte de regret, d'inachevé. Il faut avoir l'audace et l'opportunité de revenir apprivoiser ce passé-là. Voilà qui est fait, avec ceux qui sont devenus mes amis. Nous nous retrouvons là où nous nous sommes connus, un peu en dehors, un peu au cœur de cette réalité remise en scène sur les murs de notre collège. J'aimerais que l'on persiste ensemble dans cette vie intermédiaire. Je pourrais à mon tour redoubler la mienne, on échangerait les personnages. A mon tour, pour cette fiction scolaire, de flotter dans le dédale et la pénombre des couloirs. Il suffirait de m'inventer un infime rôle, une petite tâche de rien du tout. Cueillir les billets d'appel par exemple.